

Métropolite Philarète de Moscou

HOMÉLIE POUR LE JOUR DE LA FÊTE DE LA TRÈS-PIEUSE
SOVERAINE IMPÉRATRICE MARIE ALEXANDROVNA

22 juillet 1855



Les saints qui vivent dans la gloire céleste, dans la gloire sublime et éternelle qui est de Dieu, n'ont, sans aucun doute, pas besoin de la gloire terrestre, de la gloire insignifiante qui est des hommes. Pourquoi donc la sainte Église a-t-elle décrété des commémorations religieuses des saints et des fêtes à leur mémoire ? On peut puiser la solution de cette question dans les règlements mêmes de l'Église pour ces commémorations et ces fêtes. La composition de ces règlements, deux objets la constituent principalement : en premier lieu, la commémoration de la vie, des exploits et des vertus des saints; en second lieu, l'appel à leurs prières pour nous à Dieu. Il est évident que l'Église notre Mère, par la commémoration de leur vie, de leurs exploits et de leurs vertus, désire nous instruire et nous engager à la vie agréable à Dieu et aux exploits salutaires à l'âme, et, par l'invocation de leurs prières pour nous, pose leur prière céleste comme

une échelle pour la plus facile ascension de nos prières terrestres, impuissantes, indignes, vers le céleste, mental autel des sacrifices de Dieu.

Suivons, enfants de l'Église, son indication maternelle, et profitons de la mémoire célébrée aujourd'hui de sainte Marie Madeleine égale aux apôtres, pour recueillir les traits instructifs de sa vie dans les récits évangéliques.

De la première partie de la vie de Marie Madeleine, rien ne nous est connu, sinon qu'elle était sujette à une infirmité grave et redoutable, que les médecins ordinaires savent d'autant moins soulager qu'ils en comprennent moins le principe. Et si quelqu'un, comme un jour les apôtres au sujet de l'aveugle-né, avait demandé à son sujet : *Est-ce elle qui a péché, ou ses parents*, pour qu'elle souffre ainsi ? nous ne savons s'il eût été possible de dire d'elle, comme de celui-là : *Ni celle-ci n'a péché, ni ses parents; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées sur elle*. Mais quoi qu'il en soit, que ce fût pour ses péchés, ou non, qu'elle était sujette à ces souffrances, nous pouvons affirmer sans hésiter que cela avait été permis par la Providence divine pour que l'œuvre salutaire de Dieu s'accomplît sur elle. Si elle n'avait été sujette à ces souffrances et n'y avait éprouvé l'insuffisance de tout secours, elle aurait probablement vécu dans son pays natal de Magdala, dans l'ignorance des miracles de Jésus Christ et de son enseignement; ou bien elle n'en aurait accueilli le bruit qu'avec curiosité, avec étonnement, avec incrédulité et elle ne se serait pas élevée jusqu'à une foi vive et un amour *fort comme la mort* pour le Sauveur. Mais, souffrante et abandonnée dans la souffrance, elle ne put pas être indifférente à la renommée du Thaumaturge *guérissant toute langueur et toute infirmité dans les hommes*. (Mt 9,35); elle se hâta de le trouver, fut témoin oculaire de ses miracles, crut en sa puissance divine : par la foi, elle reçut la guérison, et, de l'esclavage de la puissance des ténèbres, elle passa à la liberté de la lumière; de cette manière, au prix modique d'un malheur temporel, elle acheta une vie éternellement bienheureuse.

Frères ! qui de nous n'a essuyé dans la vie quelques malheurs, quelques souffrances, quelques chagrins ? Qui n'a souffert dans son cœur en voyant souffrir ses parents, ses amis, ses bienfaiteurs, quelquefois même la société entière ? Par l'exemple qui se présente en ce moment, apprenons à considérer tout cela du véritable point de vue, à voir en cela les voies bienfaisantes et salutaires de la Providence divine, et à atteindre par la voie étroite de la souffrance au véritable bien et au salut.

Aurait-il été meilleur pour Marie Madeleine de ne pas être sujette à la souffrance, mais de mener dans le pays de Magdala la vie ordinaire du monde, et de passer dans le pays d'outre-tombe sans connaître le Christ Sauveur et sans avoir part à sa grâce ? Certainement cela n'aurait pas été meilleur, mais pire. Ainsi, croyez que, pour nous aussi, il ne serait pas meilleur, mais pire de pouvoir éviter les malheurs et les chagrins par lesquels nous visitent les décrets de Dieu, incompréhensibles, mais certainement sages et bienfaisants.

Le Père céleste veut former en toi un fils de sa grâce, et, pour cela, il t'impose des leçons difficiles, des épreuves sévères, des châtiments énergiquement instructifs, et, selon l'assurance de l'Apôtre, *si vous supporter le châtiment, Dieu vous traite comme ses enfants : car tout châtiment, dans le moment présent, ne paraît pas être une joie, mais un chagrin; mais il rend ensuite un fruit paisible de justice à ceux qui ont été ainsi instruits* (Héb 12,7). Lourdes sont pour toi les leçons, les épreuves, les punitions; mais serait-il mieux pour toi d'en être exempté, et de rester sans fruits de justice, et de ne pas atteindre à la dignité de fils de la grâce de Dieu ?

Le médecin céleste t'administre un remède amer contre une maladie que peut-être tu ne remarques pas toi-même, mais qui n'est pas cachée à son omniscience, qui pénètre tout. Tu n'aimes pas l'amertume, mais serait-il meilleur pour toi de ne pas goûter l'amertume, et de porter dans ton âme une maladie et une semence de mort éternelle ?

L'Agonothète céleste t'introduit dans la carrière des exploits moraux et spirituels afin qu'au mal visible et invisible tu opposes la foi, le courage, la patience, et afin que *tu ne sois pas vaincu par le mal, mais qu'ayant vaincu le mal par le bien* (Rom 12,21), tu reçoives la couronne incorruptible. Il te semble que ce soit te placer comme David contre Goliath, comme Job contre le démon. Quoi donc ? Est-ce que David ne terrassa pas Goliath ? Est-ce que Job ne vainquit pas le démon ? Mais toi, en reculant devant la difficulté de l'exploit, que veux-tu ? Est-ce donc que tu veux refuser et la victoire et la couronne ?

Il arrive qu'on entende celui qui est tombé dans le malheur faire cette plainte : Pourquoi est-ce que je souffre ainsi ? La réponse est toute prête : Tu souffres pour cette question elle-même. Car dans la question : Pourquoi est-ce que je souffre ainsi ? est renfermée cette pensée décisive : Je ne mérite pas de souffrir ainsi, ou, ce qui est la même chose, je souffre injustement. Mais qui a envoyé ou a permis sur toi la souffrance ? N'est-ce pas Dieu et sa Providence ? Ainsi

donc, ne vois-tu pas que, par ta question, tu te vantes dans ton cœur et tu blâmes Dieu, si même tu ne murmures pas ouvertement contre lui ? Ne penses-tu pas te justifier par là que cette malheureuse pensée est née après le malheur et du malheur lui-même ? Non. Tu es dans le malheur le même que tu étais avant le malheur. Ta pensée dépourvue d'humilité et de soumission à Dieu dormait en toi, dans ton cœur, avant le malheur, mais elle n'avait pas d'occasion de se réveiller; le malheur l'a réveillée et l'a appelée au dehors. Ainsi donc, hâte-toi de répondre toi-même justement à ton injuste question : Je souffre pour mes péchés; parce que *si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous* (1 Jn 1,8), et si je ne vois pas de péchés manifestes qui m'aient attiré manifestement la punition, *purifie-moi, Seigneur, de mes fautes cachées* (Ps 18,13) ! Tu peux encore, sur le même sujet, poser cette question plus judicieuse : Pour quelle raison est-ce que je souffre ? Et à cela aussi tu peux avoir celle réponse consolante : Dans l'intention de Dieu, tu souffres pour ton salut. Le Seigneur a dit : Celui qui sera patient jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé (Mt 24,15). Où y aurait-il lieu à la patience s'il n'y avait rien de désagréable, s'il n'y avait aucune affliction à supporter, ni rien à souffrir ? *Mais l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance* (Rom 5,3-4); et de cette manière se remplit la promesse du Seigneur : *Celui qui sera patient jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.*

Retournons à la vie de Marie Madeleine, et voyons comment le châtement, supporté avec une humble soumission aux décrets de Dieu dans leur première partie, a produit dans la seconde un *fruit paisible de justice*.

Lorsque le Christ Sauveur la délivra de la tyrannie des puissances ténébreuses et, la guérit d'une grave infirmité, alors, dans son âme, à la force de la foi se joignit la force de la reconnaissance et de l'amour pour le Libérateur, afin de donner à sa vie une nouvelle et forte direction. Sa vie renouvelée par Jésus Christ, Marie la consacra entièrement au service de Jésus Christ.

Quand il *parcourait les villes et les bourgs, prêchant et évangélisant le royaume de Dieu*, alors le suivaient, après les apôtres, plusieurs femmes *qui le servaient de leurs biens*; et, entre elles, la première que nomme le saint évangéliste Luc, c'est *Marie Madeleine* (Luc 8,1-3). C'est pourquoi il faut supposer, ou qu'elle était entrée la première à son service et qu'elle avait donné l'exemple aux autres, ou qu'elle l'emportait sur les autres par son zèle et son activité dans ce service.

Aux heures terribles de la passion et de la mort du Christ Sauveur, lorsque presque tous les apôtres; après la promesse de mourir avec lui, avaient été vaincus par la crainte et avaient disparu, Madeleine triompha de la crainte par l'amour : elle se tint auprès de la Croix de Jésus; elle assista à sa sépulture.

Mais l'amour de Madeleine, fort comme la mort, brilla surtout, comme l'éclair dans la nuit, dans cet exploit qui lui fit donner, avec quelques autres femmes, le surnom de *Porteuse de parfums*. Et ici, deux évangélistes la placent la première entre elles, tandis que saint Jean la nomme seule : *Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine vint, alors qu'il faisait encore nuit, au tombeau de Jésus, avec de la myrrhe odorante* (Jn 20,1). Cela signifie que l'entreprise lui appartenait, et que les autres la suivirent sous son inspiration. Examinez cette entreprise. Le Seigneur Jésus est mort sur la croix, et il a été enseveli. Ceux qui étaient près de lui étaient en danger, parce que ses ennemis avaient résolu de tuer même Lazare qu'il avait ressuscité, et étaient prêts à porter les mains sur les apôtres, s'ils n'en avaient été empêchés par cette parole, souveraine dans la souffrance même : *Laissez aller ceux-ci* (Jn 18,8). Il est probable au plus haut degré que la prédiction de Jésus sur sa résurrection était connue de Madeleine, si ce n'est immédiatement, du moins par les apôtres; mais il est évident que ce rayon même de lumière s'était éteint dans son esprit au milieu de l'obscurité des événements. En effet, dans l'attente de la résurrection, elle n'aurait pas trouvé nécessaire d'oindre de myrrhe le corps de Jésus, comme celui d'un mort ordinaire, et elle n'aurait pas prononcé ces paroles qui ne font nullement allusion à la résurrection : *On a enlevé le Seigneur du sépulcre, et je ne sais où on l'a mis* (Jn 20,13). Ainsi donc, menacée du danger, ne puisant aucune force dans l'espérance, comment Madeleine eut-elle la hardiesse d'aller, *alors qu'il faisait encore nuit, au tombeau de Jésus* ? En chemin, se présenta à sa pensée un obstacle insurmontable. Elle se souvint que le tombeau de Jésus était fermé d'une pierre si lourde que ni elle ni ses compagnes n'auraient la force de l'écarter. Comment donc même un obstacle insurmontable ne l'arrêta-t-il pas ? Quelle force supérieure à tout l'animait et l'entraînait ? La force de l'amour et de la reconnaissance envers le divin Sauveur, la force d'une sainte compatissance pour le Saint qui avait souffert innocemment.

Et quelle sublime récompense pour un exploit sublime ! Madeleine vil la première le Seigneur ressuscité; elle devint un apôtre de Jésus Christ pour les apôtres eux-mêmes : car elle leur annonça la première la résurrection de Jésus Christ.

Ame chrétienne ! comprends, par cet exemple, la force, la vertu vivifiante, bienfaisante, la félicité de l'amour pour le Seigneur Jésus, ton Sauveur et ton Dieu. Comprends la dignité, haute même devant les yeux de Dieu, de l'humanité et de la compassion pour ceux qui sont malheureux et qui souffrent, et surtout pour ceux qui souffrent innocemment pour la vérité divine, pour la justice, pour la vertu. Et si l'affliction, le danger, le malheur, privé ou public, t'appellent à l'œuvre de philanthropie, ne balance pas, ne faiblis pas devant les difficultés, ne diffère pas, l'éveille-toi de bonne heure, hâte-toi de porter le secours; qui t'est possible là où il est réclamé, qu'il te faille chercher l'objet de ton humanité dans une maison, ou dans une chaumière, ou dans un hôpital, ou dans une prison, ou sur le bord de la tombe.

Celui qui a dit : *Tout ce que vous avez fait pour l'un des moindres de mes frères, vous l'avez fait pour moi* (Mt 25,40), te donnera, dans les instants les plus pénibles pour toi, d'entendre la voix de sa divine consolation, et couronnera ton exploit temporel d'amour chrétien, de la récompense éternelle de sa bonté.

Passant, par la pensée, de la signification religieuse à la signification patriotique du présent jour, je vois avec consolation un nouveau spectacle attendrissant de philanthropie chrétienne et patriotique. La très-pieuse souveraine impératrice Marie Alexandrovna, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, précédemment déjà, sous le titre de Césarevna, avait pris sur elle l'exercice constant de la philanthropie, ayant accordé sa protection et sa sollicitude maternelle à beaucoup d'humbles filles des serviteurs de l'autel, afin de perfectionner, par leur éducation perfectionnée, d'ordre intérieur des familles des serviteurs du sanctuaire, et, par là, d'agir encore d'une manière bienfaisante sur la vie de famille du peuple. Ensuite, alors du haut du trône, elle a étendu ses regards compatissants sur ceux qui combattent aujourd'hui dans la guerre pour la foi, le Tsar et la patrie, sur leurs besoins particuliers dans leurs exploits pénibles, sur leurs blessures, sur leurs familles; et elle a ouvert pour eux, dans sa propre maison, une source de bienfaisance, en donnant en même temps une direction sûre au concours de la philanthropie nationale. Il n'est pas possible, à ce sujet, de ne pas rappeler aussi les exploits de la très pieuse Tsarine-Mère, et aussi ceux de la Grande-Duchesse Hélène Pavlovna, qui, par des personnes dévouées à la philanthropie, choisies, préparées, soutenues et envoyées par elles, visitent chaque jour et à chaque heure les défenseurs de la patrie blessés et malades, et leur donnent tous les secours utiles et la consolation chrétienne.

Christ Dieu, qui as béni ceux qui t'ont servi aux jours de ton abaissement ! bénis aujourd'hui encore ceux qui te servent dans la personne des moindres de tes frères combattant en ton nom et pour ton nom !

Christ Roi ! prends soin de ton héritage. Tu es béni quand *tu visites avec la verge nos iniquités* (Ps 88,33). Tu es béni quand *tu ne retires pas ta miséricorde de dessus flOUS* (54), quand *tu donnes la force à notre tsar* (I R 2,10) et à sa fidèle armée. Mais *jusques à quand les pécheurs, Seigneur, jusques à quand les pécheurs triompheront-ils, publieront-ils et proclameront-ils l'iniquité* (Ps 43,3-4) ? *Jusques à quand s'enorgueillira l'ennemi* (Ps 12,3) infernal ? Ce n'est déjà plus par les infidèles qu'il s'élève contre tes fidèles; mais il a fait de ceux qui portent sur eux ton nom les amis de tes ennemis et les ennemis de ton peuple orthodoxe; et alors que les efforts extraordinairement tendus de l'art militaire et des forces militaires ne leur donnaient pas le triomphe, il leur a suggéré de mettre au nombre des moyens militaires le brigandage, le pillage, l'incendie, l'assassinat de gens désarmés, la destruction de la propriété paisible des citadins et des villageois, le vol des choses sacrées, la profanation de la sainteté. *Lève-toi, ô Dieu; juge la terre; car toutes les nations seront ton héritage* (Ps 81,8). Mais, *Seigneur, ne nous reprends pas dans ta fureur, et ne nous châtie pas dans ta colère* (Ps 6,1). Amen.